

La peinture chez moi, c'est plus qu'une passion : c'est un besoin.

WITOLD PYZIK

Haut en couleur

Dans son atelier situé au cœur de l'hôpital Bicêtre, Witold Pyzik ne manque pas d'inspiration. Peintre mais aussi sculpteur, il y brosse les tableaux qui ont fait de lui un artiste apprécié. Sa thématique de prédilection ? La femme. Un sujet que l'homme de 63 ans a su magnifier en lui donnant chair et épaisseur à travers une palette chatoyante et généreuse.

Chemise rose fuchsia, œil pétillant de malice et sourire en bandoulière, Witold Pyzik respire la joie de vivre. Il faut dire que l'homme nous reçoit dans l'atelier qu'il occupe depuis près d'un quart de siècle dans la partie historique de l'hôpital Bicêtre. Cet espace d'une centaine de m², c'est son refuge secret, son antre de silence et de paix, un endroit hors du temps et du monde, où il peut s'adonner avec délectation à sa passion pour la peinture et qui, au fil des années, est devenu comme le prolongement naturel de lui-même. « La peinture, chez moi, c'est dans les gènes ! », s'amuse-t-il à répéter.

Repères :

1961 :
Naissance à Gdansk (Pologne)

1981 :
École Nationale des Beaux-Arts de Poznan (Pologne)

1985 :
Arrivée en France

1989 :
Restaurateur de sculptures

1998 :
Installation dans son atelier à l'hôpital Bicêtre

Dans la lignée

Né à Gdansk, en Pologne, en 1961, d'un père cartographe de marine et d'une mère économiste, le jeune Witold baigne très tôt dans le monde de la peinture. Descendant d'une longue lignée de peintres, son père, qui pratique en amateur, l'initie très tôt et lui transmet une appétence certaine pour la culture par le biais de visites dans les musées d'art moderne et classique. « La couleur, le dessin, le côté illusion, la transposition de la réalité en deux ou trois dimensions avec des moyens très simples, j'ai tout de suite aimé ça », se souvient-il. Sans même le savoir, le garçon a trouvé sa voie.

Après des études dans un lycée d'arts plastiques, le jeune homme choisit tout naturellement de s'inscrire à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Poznan, un établissement « assez avant-gardiste », où, jusqu'en 1985, il parfait son éducation artistique par une formation poussée en sculpture. Un détail qui aura son importance par la suite.

Réfugié artistique

Une fois son diplôme en poche, Witold Pyzik, alors âgé de 24 ans, n'a qu'une seule idée en tête : rejoindre Paris, une ville dont le rayonnement culturel l'attire comme un aimant. Mais quitter la dictature communiste du général Jaruzelski et franchir le rideau de fer n'est pas chose aisée. Pour parvenir à déjouer la méfiance quasi paranoïaque du régime, il se fait inviter dans la capitale par une correspondante française et obtient un visa touristique de trois mois. « Evidemment, à l'expiration du délai, je ne suis pas rentré, même si je savais qu'il y avait un risque que je ne revois

jamais ma famille... ». Devenant alors ce qu'il appelle un « réfugié artistique », le jeune homme dégote « une petite chambre de bonne remplie de cafards », non loin de l'Arc de Triomphe et, durant deux ans, il multiplie les petits boulots pour pouvoir survivre : livreur, duplicateur de cassettes vidéos, laveur de voitures, avant de trouver un premier emploi salarié à Nanterre en tant qu'illustrateur de pochettes de disques, ce qui le rapproche un peu de ses ambitions artistiques.

Le burin et le pinceau

Fréquentant assidûment la diaspora polonaise de Paris afin de ne pas se couper de ses racines, Witold va y faire, à partir de 1988, deux rencontres qui vont bouleverser sa vie. La première est celle d'Agnieszka, une compatriote, infirmière dans une clinique privée, qu'il épouse l'année suivante. La seconde est d'ordre professionnel. « Par l'entremise de relations conjointes, j'ai fait la connaissance d'un restaurateur de sculptures qui travaillait pour les monuments historiques, détaille Wiltold. Nos origines communes et ma formation initiale à l'école de Poznan ont suffi pour qu'il m'embauche ». Si la sculpture de la pierre en taille directe pour des chantiers aussi prestigieux que le pont Neuf, à Paris, le château de Chambord, les cathédrales de Beauvais, d'Avignon, de Saintes ou d'Amiens, devient désormais son « principal gagne-pain », l'homme n'en oublie pas pour autant ses amours de jeunesse. Dès qu'il a un peu de temps libre, il se plonge avec délice dans la peinture au sein du petit atelier qu'il s'est concocté dans son pavillon familial, du côté d'Enghien-les-Bains. « La peinture, chez moi, c'est plus qu'une passion : c'est un besoin », affirme-t-il.

Un besoin qui a son revers : bientôt, sous l'accumulation des toiles, l'atelier se révèle trop exigu. Le problème va trouver sa solution en 1998, alors qu'il donne des cours de sculpture à des enfants malades à La « Maison des Enfants » au sein de l'hôpital Bicêtre, pour le compte d'une association. « À l'époque, Christian Paire, le directeur de l'hôpital, avait cette largesse et cette intelligence d'ouvrir des ateliers d'artistes dans les locaux historiques qui n'étaient pas occupés. Il m'a proposé de m'installer au-dessus du Grand Réservoir. 25 ans après, j'y suis encore ! ».

Au-dessus du Grand Réservoir

25 ans durant lesquels Witold Pyzik va s'attacher à peindre la figure humaine, le corps, et plus particulièrement celui des femmes. « La femme amène tout un monde avec elle, explique-t-il. C'est un mystère fascinant que je n'ai de cesse de vouloir percer ». Si l'artiste reconnaît que le sujet n'est pas nouveau, il tâche néanmoins de le « transposer dans le monde contemporain » par l'utilisation de palettes de bois brut, souvent gravées en creux, comme support de ses créations. « J'aime me battre contre la matière, la texture, la rugosité du bois, explique-t-il. J'aime faire "grincer" les couleurs, les faire chanter, cohabiter. Si j'arrive à déclencher un peu de bonheur chez le spectateur, je suis récompensé de mes efforts ». Ainsi sculptées par le pinceau tout autant que peintes, les nymphes de Wiltold Pyzik, ont su, au fil du temps trouver leur public, tant à la très réputée Galerie Guillaume, à Paris, qu'ici, au Kremlin-Bicêtre, lors des Journées Portes ouvertes des ateliers d'artistes. Un atelier que Witold n'entend pas quitter de sitôt : « Le temps passé ici est un temps béni en dehors de la vie formatée par la banalité du quotidien ». ■